

« La peur »

Lagrasse, 5 et 6 mai 2018

Textes

Points de départ

« *Avoir conscience, c'est être en rapport avec ce qui est, mais comme si le présent de ce qui est n'était pas encore entièrement accompli, et constituait seulement l'avenir d'un être recueilli. Avoir conscience, c'est précisément avoir du temps. Non pas déborder le temps présent dans le projet qui anticipe l'avenir, mais avoir à l'égard du présent lui-même une distance, se rapporter à l'élément où l'on est installé comme à ce qui n'est pas encore là. Toute la liberté de l'habitation tient au temps qui reste toujours à l'habitant. L'incommensurable, c'est-à-dire l'incompréhensible format du milieu, laisse du temps. La distance à l'égard de l'élément auquel le moi est livré, ne le menace dans sa demeure que dans l'avenir. Le présent n'est pour le moment que la conscience du danger, la peur, sentiment par excellence. »*

Emmanuel Levinas, *Totalité et infini*

« Peut-être est-il bienvenu de faire remarquer ici que le sentiment de culpabilité n'est au fond qu'une dégénérescence topique de la peur, dans ses phases ultérieures il coïncide tout à fait avec la peur du surmoi. Et dans la peur se révèlent les mêmes extraordinaires variations du rapport à la conscience. D'une certaine façon la peur se cache derrière tous les symptômes, mais tantôt elle accapare la conscience avec bruit, tantôt elle se cache si parfaitement que nous sommes obligés de parler d'une peur inconsciente ou – si nous voulons garder plus pure notre conscience de psychologue, car la peur n'est d'abord, il est vrai, qu'une sensation – de possibilités de peur. »

Sigmund Freud, *Le malaise dans la culture*

Texte n° 1

« Définissons la peur comme une souffrance et une perturbation issues de la représentation d'un mal à venir susceptible de causer destruction ou souffrance. Car tous les maux n'inspirent pas la peur (par exemple, on n'a pas peur d'être injuste ou bête) mais seulement ceux qui sont gros de souffrances ou de destructions graves, et cela s'ils paraissent non pas éloignés mais d'une proximité imminente. Car on n'a pas vraiment peur de ce qui est éloigné : tout le monde sait qu'il va mourir, mais comme l'échéance est éloignée, on ne s'en soucie nullement [...]

Si la peur suppose bien qu'on s'attend à subir un mal destructeur, il est clair que personne n'a peur parmi ceux qui pensent que rien ne peut leur arriver et qu'on ne redoute pas non plus les choses, les personnes ni les moments du temps dont on ne croit pas qu'ils représentent une menace. Éprouvent donc de la peur, nécessairement, ceux qui croient qu'il peut leur arriver quelque chose, et ils craignent à la fois ceux dont ils redoutent de le subir, ce qu'ils redoutent de subir et le moment du temps où ils redoutent de le subir. Ne se croient non plus susceptibles de subir un mal ni ceux qui sont comblés par la fortune ou qui croient l'être (...) ni ceux qui pensent avoir déjà subi tous les malheurs et que l'avenir laissent froids, tels ceux qui sont déjà attachés à la planche [celle sur laquelle on attachait les condamnés à mort] : il faut que subsiste un espoir de salut qui nous soit un sujet d'angoisse. Un signe en est que la peur incline à délibérer, or il n'est personne qui délibère quand il n'y a plus d'espoir. »

Aristote, *Rhétorique*

Texte n°2

« En premier lieu, regardant le dieu comme un vivant incorruptible et bienheureux, conformément à la notion commune du dieu tracée en nous, ne lui attribue rien d'opposé à son incorruptibilité ni d'incompatible avec sa béatitude ; mais tout ce qui est susceptible de lui conserver la béatitude et l'incorruptibilité, pense qu'il le possède. Car les dieux sont : la connaissance que nous en avons est évidente. Mais ils ne sont pas tels que le foule se les représente ; car la foule ne garde pas intacte la notion qu'elle en a. L'impie n'est pas celui qui rejette les dieux de la foule, mais celui qui attache aux dieux les opinions de la foule. Car ce ne sont pas des prénotions mais des présomptions fausses que les assertions de la foule au sujet des dieux.

[...]

Habitue-toi à penser que la mort n'est rien par rapport à nous ; car tout bien – et tout mal – est dans la sensation : or la mort est privation de sensation (...) Sot est donc celui qui dit craindre la mort, non parce qu'il souffrira lorsqu'elle sera là, mais parce qu'il souffre de ce qu'elle doit arriver. Car ce dont la présence ne nous cause aucun trouble, à l'attendre fait souffrir pour rien. Ainsi le plus terrifiant des maux, la mort, n'est rien par rapport à nous, puisque quand nous sommes là, la mort n'est pas et, quand la mort est là, nous ne sommes plus. Elle n'est donc en rapport ni avec les vivants ni avec les morts puisque pour les uns elle n'est pas et que les autres ne sont plus. Mais la foule fuit la mort tantôt comme le plus grand des maux, tantôt comme la cessation des choses de la vie. »

Épicure, *Lettre à Ménécée*

Texte n°3

« Cette démonstration, dit Socrate, vous l'avez, Simmias et toi, Cébès ; vous l'avez même dès à présent, pourvu que vous consentiez à joindre en un seul cet argument avec celui qui le précéda et dont nous fûmes d'accord : savoir, que tout ce qui vit naît de ce qui est mort. Admet-on en effet la préexistence de l'âme, avec d'autre part cette nécessité que sa venue à la vie et sa naissance ne puissent avoir aucune autre origine que la mort et le fait d'être mort, et que c'est là sa provenance ? Dès lors, comment son existence, même une fois qu'on est mort, n'est-elle pas nécessaire, puisqu'aussi bien elle doit avoir une nouvelle génération ? En tout cas, il y a bien là une démonstration, et cela, disons-le une fois de plus, dès à présent. Et cependant, me semble-t-il, vous aimeriez, Cébès, toi aussi Simmias, à travailler l'argument encore plus à fond, étant possédés par la crainte enfantine que, tout de bon, le vent n'aille souffler sur l'âme à sa sortie du corps pour la disperser et la dissiper, surtout quand d'aventure, au lieu d'un temps calme, il y a grosse brise à l'instant de la mort !

Cébès se mit à rire : “Des poltrons, Socrate ? Soit ; tâche, dit-il, de les reconforter ! Mettons plutôt que ce ne soit pas nous les poltrons ; mais que, au-dedans de nous, il y ait sans doute je ne sais quel enfant à qui ces sortes de choses font peur. Donc cet enfant-là, tâche que, dissuadé par toi, il n'ait pas de la mort la même crainte que du croquemitaine !”

“Mais alors, ce qu'il lui faut, dit Socrate, c'est une incantation quotidienne, jusqu'à temps que cette incantation l'ait tout à fait débarrassé.” »

Platon, *Phédon*, 77 c-e.

Texte n°4

« À présent nous pouvons concevoir ce qu'est une émotion. C'est une transformation du monde. Lorsque les chemins tracés deviennent trop difficiles ou lorsque nous ne voyons pas de chemin, nous ne pouvons plus demeurer dans un monde si urgent et si difficile. Toutes les voies sont barrées, il faut pourtant agir. Alors nous essayons de changer le monde, c'est-à-dire de le vivre comme si les rapports des choses à leurs potentialités n'étaient pas réglés par des processus déterministes mais par la magie. Entendons bien qu'il ne s'agit pas d'un jeu : nous y sommes acculés et nous nous jetons dans cette nouvelle attitude avec toute la force dont nous disposons. Entendons aussi que cet essai n'est pas conscient en tant que tel, car il serait alors l'objet d'une réflexion. Il est avant tout la saisie de rapport nouveaux et d'exigences nouvelles. Simplement la saisie d'un objet étant impossible ou engendrant une tension insoutenable, la conscience le saisit ou tente de le saisir autrement, c'est-à-dire qu'elle se transforme précisément pour transformer l'objet.

[...]

Soit par exemple la peur passive. Je vois venir vers moi une bête féroce, mes jambes se dérobent sous moi, mon cœur bat plus faiblement, je pâlis, je tombe et je m'évanouis. Rien ne semble moins adapté que cette conduite qui me livre sans défense au danger. Et pourtant c'est une conduite *d'évasion*. L'évanouissement ici est un refuge. Mais qu'on ne croie pas que ce soit un refuge *pour moi*, que je cherche à *me* sauver, à *ne plus voir* la bête féroce. Je ne suis pas sorti du plan irréfléchi : mais faute de pouvoir éviter le danger par les voies normales et les enchaînements déterministes, je l'ai nié. J'ai voulu l'anéantir. L'urgence du danger a servi de motif pour une intention annihilante qui a commandé une conduite magique. Et, par le fait, je l'ai anéanti autant qu'il était en mon pouvoir. Ce sont là les limites de mon action magique sur le monde : je peux le supprimer comme objet de conscience mais je ne le puis qu'en supprimant la conscience elle-même. »

J.-P. Sartre, Esquisse d'une théorie des émotions

Texte n°5

« La fuite dans la peur active est tenue à tort pour une conduite rationnelle. On y voit le calcul, court à vrai dire, de quelqu'un qui veut mettre entre soi et le péril la plus grande distance possible. Mais c'est mal comprendre cette conduite qui ne serait alors que prudence. Nous ne fuyons pas pour nous mettre à l'abri : nous fuyons faute de pouvoir nous annihiler dans l'évanouissement. La fuite est un évanouissement joué, c'est une conduite magique qui consiste à nier l'objet dangereux avec tout notre corps, en renversant la structure vectorielle de l'espace où nous vivons en créant brusquement une direction potentielle, de *l'autre côté*. C'est une façon de l'oublier, de le nier. C'est de la même façon que les boxeurs novices se jettent sur l'adversaire en fermant les yeux : ils veulent supprimer l'existence de ses poings, ils refusent de les percevoir et par là suppriment symboliquement leur efficacité. Ainsi le véritable sens de la peur nous apparaît : c'est une conscience qui vise à nier, à travers une conduite magique, un objet du monde extérieur et qui ira jusqu'à s'anéantir, pour anéantir l'objet avec elle. »

J.-P. Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions*

Texte n°6

« La peur est quelque chose de particulièrement ambivalent, nous autres, analystes, ne l'ignorons pas – c'est aussi bien quelque chose qui vous pousse en avant que quelque chose qui vous tire en arrière, c'est quelque chose qui fait de vous un être double (...) Mais il y a quelque chose d'autre, qui a l'air homonyme, et c'est *la crainte de Dieu*.

La crainte de Dieu est un terme essentiel dans une certaine ligne de pensée religieuse dont vous auriez tort de croire que c'est simplement la ligne générale. La crainte *des* dieux, dont Lucrèce veut libérer ses petits camarades, est tout à fait autre chose, un sentiment multiforme, confus, panique. La crainte *de* Dieu au contraire, sur laquelle est fondée une tradition qui remonte à Salomon, est principe d'une sagesse et fondement de l'amour de Dieu. Et qui plus est, cette tradition est précisément la nôtre.

La crainte de Dieu est un signifiant qui ne traîne pas partout. Il a fallu quelqu'un pour l'inventer, et proposer aux hommes, comme remède à un monde fait de terreurs multiples, de redouter un être qui ne peut, après tout, exercer ses sévices que par les maux qui sont là, multiplement présents, dans la vie humaine. Remplacer les craintes innombrables par la crainte d'un être unique qui n'a d'autre moyen de manifester sa puissance que par ce qui est craint derrière ces innombrables craintes, c'est fort.

Vous me direz – *Voilà bien une idée de curé !* Eh bien, vous avez tort. Les curés n'ont absolument rien inventé dans ce genre. Pour inventer une chose pareille, il faut être poète ou prophète... »

Jacques Lacan, *Séminaire III*, « Les psychoses »